

**Charles-André Gilis : *Marie en Islam*, Editions Traditionnelles, 1990.**

Disons-le d'emblée : voici sans aucun doute l'un des livres les plus importants parus ces dernières années dans le domaine de l'ésotérisme musulman et même dans le domaine des études traditionnelles en général. Dans cet ouvrage court (une centaine de pages) mais extrêmement dense, difficile mais malgré tout accessible à tout lecteur "de bonne volonté"<sup>1</sup>, l'auteur apporte tous les éléments indispensables à la connaissance de la doctrine mariale en Islam, y compris dans ses aspects métaphysiques et initiatiques les plus élevés. C'est dire qu'il ne s'agit pas ici d'un ouvrage à caractère général et introductif destiné à présenter au lecteur occidental d'aimables évidences sur le sujet. C'est dire aussi que cette étude n'est pas à comprendre - l'auteur lui-même y insiste dans le premier chapitre - dans le cadre d'un éventuel et problématique "dialogue islamo-chrétien" nécessairement voué à l'échec si l'on s'en tient au plan des exotérismes respectifs. Dans un ordre d'idée connexe, Charles-André Gilis fait également remarquer (p. 12) que Marie, loin d'être étrangère à la révélation muhammadienne, lui est au contraire indissolublement liée ; tout le livre est d'ailleurs la meilleure preuve que "la «tradition mariale» s'intègre dans l'enseignement ésotérique" de l'Islam.

Le second chapitre est essentiel pour la compréhension de la suite, car il montre comment la doctrine mariale est liée à celle de l'*ishâra*, mot que l'on peut traduire par "indication subtile", et qui est directement apparenté au verbe *ashâra* utilisé dans le Coran en relation avec la Vierge. Or c'est précisément sur des *ishârat* basées sur la "Science des Lettres" que se fonde l'auteur pour développer les différents aspects de la doctrine mariale. Cinq d'entre les chapitres qui suivent s'articulent en effet autour d'un mot qui est l'équivalent numérique du nom de Maryam, c'est-à-dire dont la somme des lettres a pour valeur 290. Ces cinq mots sont : *marmâ*, cible (en référence au hadith : "Au-delà d'Allâh, nulle cible que l'on puisse atteindre") ; *Fâtir*, Séparateur (des Cieux et de la Terre) ; *Kursî*, l' "Escabeau" divin ; *rusul*, les Envoyés d'Allâh ; et enfin *nimr*, mot qui désigne tout animal tacheté, tel le tigre ou le léopard, et qui est lié par sa racine au nom de Nemrod.

Comme il n'est de toute façon pas possible de résumer un tel livre, nous nous contenterons de faire quelques remarques qui se rattachent au chapitre IV intitulé

---

<sup>1</sup> Comme les autres livres du même auteur, celui-ci se fonde sur l'autorité du shaykh al-akbar Muhyîddîn Ibn `Arabî (complétée parfois par celle de son illustre disciple l'émir `Abd al-Qâdir l'Algérien), ainsi que sur celle de René Guénon et de Michel Vâlsan. Le lecteur possédant déjà une certaine connaissance de l'oeuvre de ces maîtres sera à coup sûr aidé dans son étude du présent livre. Il serait également bon d'avoir lu, de Ch.-A. Gilis, *Le Coran et la fonction d'Hermès* (Editions de l'Œuvre, 1984), qui est une traduction d'un commentaire d'Ibn `Arabî sur les trente-six attestations coraniques de l'Unité divine, et dont certains développements touchent de fort près au sujet qui nous occupe.

"Fille de son Fils", en référence naturellement au premier vers du dernier chant de la *Divine Comédie* : "*Vergine madre, figlia del tuo Figlio*". Il y a évidemment ici une formulation paradoxale, mais il faut tout d'abord noter que celle-ci s'appuie sur le symbolisme des liens de parenté. Ce symbolisme est tellement courant en climat chrétien qu'il semble aller de soi et que l'on n'y prête plus vraiment attention. Or les choses ne sont peut-être pas tout à fait aussi simples qu'elles n'en ont l'air, et le lecteur est ici amené à d'intéressantes réflexions sur leur signification profonde.

Le présent ouvrage est consacré à la doctrine islamique, et la question de la doctrine mariale dans l'ésotérisme chrétien n'est donc pas étudiée; l'auteur mentionne toutefois expressément "la fonction centrale de la Vierge dans l'hermétisme chrétien du moyen âge" (p.63). Dante n'en représente qu'un exemple parmi d'autres. L'alchimie n'a pas manqué de développer ce thème, y compris dans la formulation paradoxale que nous avons rappelée plus haut. Voici par exemple un poème tiré du *Rosaire des Philosophes* :

Violence m'est faite, à moi, femme dénudée,  
car malheureux fut mon premier corps.  
Jamais encore je n'avais été mère  
jusqu'à ce que je fusse née à l'autre monde.  
Là j'acquis la force des racines et des plantes  
et de tout mal devins victorieuse.  
J'aperçus là mon fils et je m'unis à lui;  
je devins enceinte de lui  
et j'accouchai sur une terre stérile :  
ainsi je devins mère et reste toujours vierge.  
Et je reçus dans mon être ce don  
que mon fils devînt mon père  
comme Dieu l'a voulu dans son essence même.  
La mère qui m'a donné le jour  
par moi fut engendrée sur terre.

(*Le Rosaire des Philosophes*, Librairie de Médicis, 1973, p.133.)

Dans ce texte, ce symbolisme est utilisé dans un sens nettement alchimique et se réfère à une réalité opératoire précise (il faut remettre l'enfant dans le ventre de sa mère etc.). Mais il ne faut pas s'y tromper : ce à quoi il est fait allusion dans ce "paradoxe", n'est rien moins que ce que l'on pourrait appeler le secret initiatique par excellence. D'un point de vue métaphysique, la doctrine dont il s'agit ici est celle de la *Mashî'a* (la "Volonté" divine, c'est-à-dire "le principe qui fait apparaître les «préférences» au sein de l'Unique" (p.35) : "en tant qu'expression hypostatique de l'Essence, la *Mashî'a* apparaît comme «fille» par rapport à cette dernière ; en tant que Volonté productrice, comme «mère» de l'Etre total ; en tant que principe

suprême de toutes les polarités, comme «épouse» de l'Esprit universel" (p. 43). D'un point de vue initiatique, de telles "relations d'«engendrement» antithétiques, d'apparence paradoxale" sont liées à la "réalisation de l'Essence" (p. 44). L'auteur toutefois est fort discret sur ce point; mais il semble bien que ce dont il s'agit ici soit en relation avec ce qu'Ibn `Arabî a appelé le "secret" et le "secret du secret"<sup>2</sup>. Notons simplement comme très significatif le fait que les mêmes formulations paradoxales se retrouvent chez Ibn `Arabî dans le chapitre V des *Futûhât* consacré aux "secrets de la *Fâtiha*" : sous un certain rapport en effet, en tant que, conformément à une tradition connue, la première sourate du Coran contient principiellement le Livre tout entier en elle, la *Fâtiha* en est la mère ; tandis que sous un autre rapport elle en est la fille, puisqu'elle est contenue dans le Livre. Et le Livre est donc en un certain sens son enfant, puisqu'il est contenu en elle, et son père, puisqu'il la contient. Ce n'est donc certainement pas par hasard si, dans le chapitre 178 des *Futûhât*, Ibn `Arabî, évoquant les deux années passées au service de Fâtima bint ibn Muthanna de Cordoue, mentionne tout d'abord "quel était le degré atteint par cette femme quand elle m'eut dit que la *Fâtiha* du Livre la servait", et fait ensuite une discrète allusion à son propre degré de réalisation :

"Elle me disait : «Je suis ta mère en Dieu et la lumière de ta mère terrestre !» Et lorsque ma mère vint lui rendre visite, elle lui dit : « O lumière ! il est mon enfant et ton père ; aie donc de la piété filiale envers lui et ne lui désobéis pas comme à un père ! » " (Ibn `Arabî, *Traité de l'Amour*, trad. M.Gloton, Albin Michel, pp. 189-190.)

---

<sup>2</sup> Nous ne pouvons insister ici. Voir *Le Coran et la fonction d'Hermès*, seizième *Tawhîd*, ainsi que H. Corbin, *L'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn `Arabî*, Flammarion, 1977, pp.98 sq., renvoyant pour l'essentiel à des extraits des *Fuṣūḥ al-hikam*.